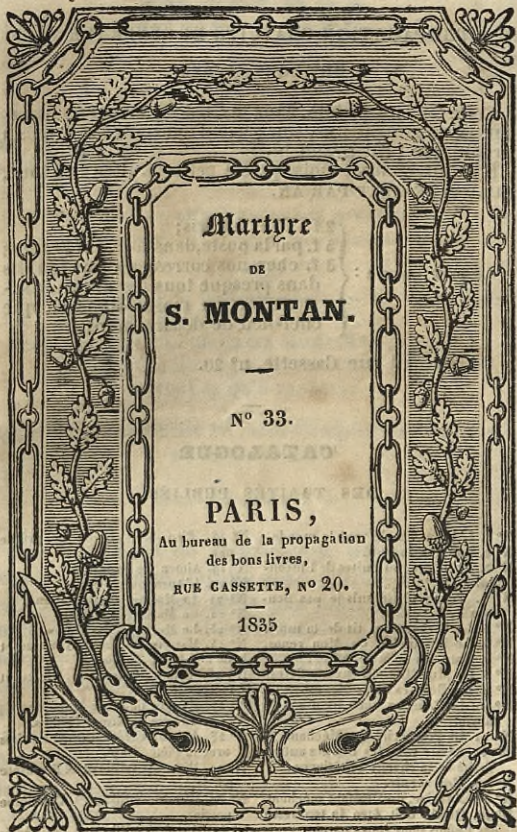




N° 16 la Mouton Paris.
N° 17 Albed en l'Eden sans de
A la librerie de l'Eden sans de
Paris

PROPAGATION GRATUITE ET GÉNÉRALE

DES BONS LIVRES.

Cette Société publie, sous le titre de **TRAITÉS RELIGIEUX CATHOLIQUES**, une série d'opuscules destinés à produire le plus grand bien.

Il paraît, chaque mois, quatre petits Traités : en tout, **QUARANTE-HUIT PAR AN.**

Le prix est de : $\left\{ \begin{array}{l} 2 \text{ fr. } 50 \text{ c. à Paris;} \\ 5 \text{ f. par la poste, dans toute la France;} \\ 3 \text{ f. chez nos correspondans établis} \\ \text{dans presque tous les arrondisse-} \\ \text{mens, ou au moins dans chaque} \\ \text{chef-lieu de département.} \end{array} \right.$

On souscrit rue Cassette, n° 20.

CATALOGUE

DES TRAITÉS PUBLIÉS.

- | | |
|--|--|
| N° 1. L'Amanach de tout le monde. | N° 18. Bien mal acquis ne profite pas. |
| N° 2. Louis et Joseph. | N° 19. Aimez vos ennemis. |
| N° 3. Théodore, ou Suites de l'inconduite. | N° 20. L'Aumône. |
| N° 4. Pourquoi ne suis-je pas heureux ? | N° 21. Le Mariage d'inclination. |
| N° 5. Le Pêcheur au lit de la mort. | N° 22. Le Mariage d'argent. |
| N° 6. Le Dimanche, ou Mon repos. | N° 23. Le Mariage de religion. |
| N° 7. Marc, ou Je me confesserai. | N° 24. Martyre de saint Anastase et de la Légion Thébaine. |
| N° 8. Le plus Malheureux des Pères. | N° 25. Sainte Philomène, vierge et martyre. |
| N° 9. Les Beautés de la Nature. | N° 26. Martyre de saint Tarcus. |
| N° 10. La Patience dans les maux de la vie. | N° 27. Martyre de saint Gordius. |
| N° 11. La Prospérité des Méchans. | N° 28. La foi chrétienne aux prises avec la Piété filiale. |
| N° 12. Aimez-vous les uns les autres. Traité de la charité chrétienne. | N° 29. Histoires édifiantes. Première partie. |
| N° 13. Mon avenir. | N° 30. Histoires édifiantes. Deuxième partie. |
| N° 14. Maurice, ou l'Enfant méchant. | N° 31. Histoires édifiantes. Troisième partie. |
| N° 15. Quelle doit être la tendresse des Enfans pour leurs parens. | N° 32. Histoires édifiantes. Quatrième partie. |
| N° 16. Le Mauvais Livre. | |
| N° 17. Alfred, ou l'Enfant sans défauts. | |



Cs. 197

Martyre

DE

SAINT MONTAN,

DE S. LUCIUS, DE S. FLAVIEN, DE S. VICTORIN,

DE S. PRIMOLUS, DE S. RENUS ET DE S. DONATIEN,

TOUS DISCIPLES,

ET DU CLERGÉ DE S. CYPRIEN, ÉVÊQUE DE CARTHAGE.

Écrit par Flavien, l'un de ces saints Martyrs, et par
un autre Chrétien, qui fut témoin oculaire
de tout ce qu'il rapporte.

L'an de Jésus-Christ 260, sous l'empire de Valérien
et de Gallien.

Les ministres de Jésus-Christ ne cessent de répéter que nous devons nous aimer les uns les autres. Ce précepte n'est pas nouveau. Le premier qui nous le donna est Jésus-Christ lui-même. Ses premiers disciples s'efforcèrent de le mettre en pratique; mais cette charité ne consiste pas seulement à partager avec nos frères nos biens temporels, à les aimer selon le monde; elle consiste surtout à secourir leur âme, à leur donner bon exemple, à travailler à leur salut.

C'est ainsi que les fidèles de la primitive Église, si étroitement unis entre eux, loin de plaindre

et pleurer ceux de leurs frères qui marchaient au martyre, les accompagnaient en poussant des cris de joie et de triomphe. Ils étaient heureux en voyant qu'ils allaient remporter la victoire, et trouver dans le ciel la couronne glorieuse qui leur était réservée.

Dans l'histoire que l'on va lire, on trouvera que Flavien eut deux sortes d'amis, les uns parmi les païens, qui ne craignaient pas de recourir au mensonge pour lui épargner le martyre; les autres, parmi les chrétiens, qui l'accompagnèrent joyeusement au lieu du supplice. Ne ressemblons pas aux premiers, et dans notre charité fraternelle imitons les seconds, c'est-à-dire préférons le salut de nos frères à toute autre chose qui pourrait leur être avantageuse.

Le jour qui suivit cet effroyable tumulte que la fureur du gouverneur d'Afrique avait excité dans Carthage contre les chrétiens, nous fûmes arrêtés par son ordre, et conduits en prison, le peuple n'étant pas encore satisfait du sang qui avait été répandu. Donatien, qui n'était que catéchumène, mourut en prison quelques heures après avoir été baptisé, recevant presque en même temps la robe du baptême et la couronne du martyre. Primolus était mort peu de jours auparavant.

Les soldats qui nous gardaient nous vinrent dire un jour que nous avions été condamnés par sentence du gouverneur à être brûlés tout vifs, et que l'exécution s'en devait faire le len-

demain. Mais Dieu, qui peut, quand il lui plaît, délivrer ses serviteurs du milieu des flammes toutes prêtes à les réduire en cendres, et qui tient en sa main le cœur et la langue des rois et des juges, détourna par sa bonté toute puissante de dessus nos têtes ce tourbillon de feu, qui était sur le point de nous envelopper; et il accorda cette faveur à nos prières ferventes et redoublées. Le bûcher qui avait été allumé pour nous fut aussitôt éteint; Dieu versa dessus une rosée miraculeuse qui en amortit toute l'ardeur; et la même main qui retira autrefois de la fournaise de Babylone les trois jeunes Israélites, nous préserva de celle de Carthage.

Le gouverneur ayant donc changé de résolution, et révoqué sa sentence par un mouvement qui lui était inconnu, mais qui lui était envoyé de la part de Dieu, notre puissant protecteur, nous fûmes remis en prison. Ce lieu n'eut pour nous rien d'affreux. Son obscurité fit en un instant place à une lumière toute céleste. Un rayon du Saint-Esprit perça cette noire demeure, en chassa la nuit, et fit naître le jour et la clarté du sein des ténèbres.

Or notre frère Renus, qui avait été arrêté avec nous, vit durant son sommeil plusieurs d'entre les prisonniers qui semblaient prendre le chemin du ciel à la faveur d'un flambeau qu'on portait devant chacun d'eux; mais il y en avait d'autres qui demeuraient, faute de flambeau. Il nous reconnut tous cinq dans cette vision, et nous assura que nous étions du nombre

de ceux qui marchaient avec des flambeaux. Cela nous réjouit beaucoup, et nous fit comprendre que nous marchions avec Jésus-Christ, le flambeau qui éclaire nos pas.

Nous ne pensions donc qu'à passer joyeusement le jour qui succéda à cette nuit, lorsque sur le soir nous fûmes inopinément enlevés par les soldats de l'intendant de la province, qui exerçait par commission la charge de proconsul, Galérius Maxime, qui l'était, étant mort depuis peu ; et nous fûmes conduits au palais pour être interrogés. O jour heureux ! oh ! que les chaînes dont on nous chargea nous parurent légères ! qu'elles nous parurent honorables, et mille fois plus précieuses que l'or et les pierres !

Cependant les soldats, incertains du lieu où le président devait nous entendre, nous traînaient de salle en salle et d'appartement en appartement, jusqu'à ce qu'enfin on nous fit rester dans la petite chambre d'audience de l'intendant. Il s'y rendit au bout de quelque temps. Il nous fit plusieurs questions, qu'il entremêla de menaces et de promesses. Nos réponses furent modestes, mais fermes, généreuses et chrétiennes. Enfin, nous sortîmes de là triomphans et vainqueurs du démon, qui se retira avec ses artifices, confus et couvert de honte. On nous renvoya en prison, où nous nous préparâmes à de nouveaux combats. Le plus rude que nous eûmes à essayer, fut contre la faim et la soif, qui pensèrent nous faire périr, par la dureté impitoyable

ble du trésorier Solon, qui nous refusait un peu d'eau, après qu'on nous avait fait travailler tout le jour.

Mais Dieu voulut nous consoler lui-même dans cette extrême misère où la cruauté d'un homme nous avait réduits ; car il envoya cette vision au prêtre Victor, l'un des prisonniers, et qui souffrit le martyre peu de jours après l'avoir eue : « J'ai vu cette nuit, nous dit-il, un jeune enfant, beau comme le jour, entrer dans la prison. Il est venu à moi, et m'invitant avec un air charmant à le suivre, il m'a mené à toutes les portes, comme s'il eût voulu me mettre en liberté ; mais elles se sont trouvées toutes fermées : ce qui a obligé ce divin enfant à me dire : « Ne vous impatiencez point, vous aurez encore quelques jours à souffrir, mais ayez confiance en mon pouvoir, je ne vous abandonnerai point ; je serai toujours avec vous. Allez, assurez-en de ma part vos compagnons, dites-leur ces paroles : L'esprit se prépare à se rejoindre à son Dieu ; et l'âme, dégagée dans peu des liens de son corps, ira bientôt prendre sa place dans le paradis. » J'ai pris la liberté, poursuivit Victor, de lui demander en quel endroit du monde le paradis était placé. Et il m'a répondu : « Il est hors du monde. — Faites-moi la faveur de me le montrer, » ai-je continué ; mais cet adorable enfant m'a répondu en souriant : « Et où serait le mérite de la foi ? » Et comme je le priais de me donner un signe qui obligeât mes compagnons à croire à mes paroles, lorsque je leur parlerais de sa part : « Je vous

donne, m'a-t-il dit, le signe de Jacob (1). » Victor nous ayant donc rapporté ce songe mystérieux, nous ne pensâmes plus qu'à nous réjouir, et à mettre toute notre espérance en celui qui a dit : « Invoquez-moi au jour de votre affliction, et je vous délivrerai, et vous me glorifierez. »

Ce secours ne se fit pas long-temps attendre, et dès la nuit même nous en eûmes une nouvelle assurance par une vision qui fut envoyée à notre sœur Quartilosie, qui était prisonnière avec nous. Il n'y avait que trois jours que son mari et son fils avaient souffert la mort pour Jésus-Christ, et elle-même les suivit peu de jours après. Elle nous vint donc faire le récit de ce qu'elle avait vu durant son sommeil. « J'ai vu, nous dit-elle, arriver ici mon fils, celui que vous avez eu parmi vous, et qui a eu le bônheur de mourir pour la foi. Il s'est assis sur le bord du puits qui est au milieu du préau, et il m'a dit : « Dieu a vu vos souffrances, et il en a eu compassion. » Là-dessus est arrivé un jeune homme parfaitement bien fait, qui tenait en ses mains deux flacons, l'un d'eau et l'autre de lait. Il nous en a donné à boire à tous, sans pour cela que les flacons parussent moins pleins. Cependant la fenêtre de la chambre où nous sommes est venue tout-à-coup à s'ouvrir, et nous a laissé voir le ciel tout à notre aise. Ensuite le beau jeune homme a mis sur les rebords de cette fenêtre les deux flacons. Et après nous avoir dit : « Votre soif est

(1) L'échelle mystérieuse.

maintenant apaisée, et il reste encore du lait et de l'eau dans les fioles, vous en recevrez dans peu une troisième, » il a disparu. » Voilà ce que nous rapporta Quartilosie.

Le lendemain, comme nous attendions que l'impitoyable Solon nous fit donner, non de quoi apaiser entièrement notre soif et notre faim, mais seulement de quoi nous empêcher de mourir, car de tout le jour précédent nous n'avions ni bu ni mangé, le Seigneur se souvint de nous, et nous envoya de quoi satisfaire nos besoins les plus pressans et nos plus ardens désirs, je veux dire du pain, de l'eau, et le martyre. Ce fut par le ministère d'Hérennianus, sous-diacre, et du catéchumène Januarius, que le charitable Lucien, notre frère, nous fit tenir quelques rafraichissemens; et c'est ce qui nous avait été signifié par ces deux flacons. Cela nous remit un peu; nos malades se rétablirent, nous oubliâmes bientôt nos fatigues passées, et nous nous mîmes à offrir des louanges, des actions de grâces, et mille cantiques de bénédictions, à celui qui nous avait regardé en pitié du haut de sa gloire.

Il faut maintenant, mes très-chers frères, que je vous fasse le récit de quelques particularités qui vous feront connaître à quel point nous nous aimons les uns les autres. Je ne prétends pas par là vous donner une instruction, ni m'ériger en maître des mœurs; je ne veux que vous faire un simple récit, et je ne suis qu'historien. Nous n'avons donc tous qu'un même esprit, qui nous unit, et dans la prière, et dans les entretiens,

et dans la conduite de la vie. Vous le savez, mes très-chers frères, rien n'est si beau que cette union produite par la charité; rien de plus doux que ces liens, dont l'amour lie et enchaîne ensemble les cœurs. Ce sont ces aimables liens dont la seule vue met le démon en fuite; ces liens si agréables à Dieu, que tous ceux qui sont assez heureux pour les porter obtiennent de lui tout ce qu'ils lui demandent, suivant cette parole si consolante de Jésus-Christ : « Si deux personnes s'unissent sur la terre pour demander quelque chose à mon Père, ils l'obtiendront infailliblement de sa bonté. » Et peut-on, après tout, prétendre au royaume du ciel, si l'on n'entretient la paix avec ses frères? Bienheureux sont les pacifiques, car ils seront appelés les enfans de Dieu, dit notre Seigneur Jésus-Christ. Et après lui, son apôtre expliquant ces paroles, ajoute : « Si nous sommes les enfans de Dieu, nous sommes par conséquent ses héritiers, et les cohéritiers de Jésus-Christ, mais à condition que nous aurons une compassion mutuelle les uns des autres. » Suivons ce raisonnement. Pour être héritier, il faut être fils; mais pour être fils, il faut être pacifique : on ne peut donc prétendre à l'héritage du Père céleste, si l'on ne conserve avec ses frères la paix et l'union que le Père céleste a établie entre ses enfans.

Reprenons maintenant notre récit. Montan ayant eu quelques paroles avec Julien, à l'occasion d'une certaine femme qui, n'étant pas de notre communion, s'était, je ne sais comment,

mêlée parmi nous, et Julien ayant été un peu poussé par Montan, ils gardaient l'un pour l'autre un froid qui était comme une semence de discorde. Le ciel eut pitié de tous les deux; et pour les obliger à se réunir, il envoya ce songe à Montan, qu'il nous raconta en ces termes :

« Il m'a semblé qu'un centenier et des soldats s'étaient jetés sur nous, et nous traînaient en prison; et qu'après nous avoir fait passer le long d'une grande rue, ils nous ont conduits dans un champ, où nous avons rencontré Cyprien et Lucius. Nous nous sommes ensuite trouvés dans un lieu dont les murailles, la voûte et le pavé étaient d'albâtre; nos habits sont devenus plus blancs que la neige; et ce qui nous a semblé de plus merveilleux, c'est que notre poitrine était si transparente, que les yeux pouvaient facilement voir au travers ce qu'il y avait de plus caché dans le cœur. J'ai été effrayé, je vous l'avoue, continua Montan, en voyant dans le mien un grand amas d'ordures; et l'émotion que cette vue m'a causée m'a réveillé en cet endroit de mon songe. Rempli des idées qu'il avait fortement imprimées dans mon imagination, j'ai rencontré Lucien, auquel j'en ai fait part. Et après y avoir fait tous deux une sérieuse réflexion, je suis demeuré persuadé que ces ordures que j'ai aperçues dans mon cœur ne sont autre chose que ce froid et cette indifférence que le petit différend que j'ai eu avec Julien y a fait naître, et dont j'ai négligé jusqu'ici d'arrêter le cours, en me raccommo-
dant sincèrement avec lui. » Voilà

ce que nous raconta Montan. C'est pourquoi, mes très-chers frères, conservons soigneusement la paix, l'union, la concorde : soyons ici-bas ce que nous devons être éternellement là-haut, un même cœur, un même esprit, une même volonté. Je vous la souhaite, cette bienheureuse paix, et la gloire qui en est la récompense.

Ce qui suit a été ajouté par un chrétien, témoin oculaire des faits qu'il va rapporter.

C'est ainsi que finit la relation que Flavien écrivit dans la prison en son nom, et au nom de ses compagnons. Mais comme leur extrême modestie leur a fait supprimer plusieurs particularités qui ne sont pas moins édifiantes pour les fidèles que glorieuses à Jésus-Christ, et que d'ailleurs cette relation serait imparfaite, si la mort précieuse de ces saints martyrs ne s'y trouvait pas, nous avons cru devoir ajouter ce qui manquait à ce récit, et ce qui peut le rendre complet. Et nous l'avons entrepris d'autant plus volontiers, qu'en satisfaisant à notre dévotion et à celle des lecteurs, nous accomplissons les dernières volontés d'un ami, d'un illustre martyr de Jésus-Christ, de Flavien même, qui, avant que de mourir, nous chargea de ce soin.

Il y avait déjà plusieurs mois qu'on les tenait prisonniers, et la faim et la soif, jointes aux incommodités de la prison, les avaient réduits au plus déplorable état qu'on puisse s'imaginer, lorsque le président les fit citer tout de nouveau

devant son tribunal. Tous déclarèrent hautement qu'ils persistaient dans leur première confession; Flavien ajouta qu'il était diacre : mais ses amis, écoutant plutôt la voix de la chair et du sang que celle de l'esprit et de la foi, soutinrent qu'il ne l'était pas, quoique lui-même protestât au contraire qu'il avait l'honneur de l'être. Sur quoi le président rendit une sentence, par laquelle Montan, Lucius, Julien et Victorice étaient condamnés à mourir. Flavien se désespérait de n'y être pas compris, et il ne pouvait le pardonner à ses infidèles amis. Toutefois, comme il avait une piété sage et éclairée, il se soumit humblement à la volonté de Dieu, étant fortement persuadé que rien n'arrive que par ses ordres, et que les hommes n'agissent que conformément à ses décrets adorables. Mais nous laisserons là Flavien pour quelque temps, et nous retournerons à ses compagnons.

On les conduisait cependant au lieu où ils devaient être immolés; il s'y fit un concours prodigieux de peuple. Les Gentils et les fidèles y accouraient à l'envi. Ceux-ci, quoique toujours empressés à rendre aux martyrs dans ces derniers momens tous les devoirs de la charité chrétienne, semblaient toutefois en cette occasion avoir redoublé leur zèle et leurs bons offices envers ces saints confesseurs, qui de leur

(1) C'est que l'édit de Valérien portait la peine de mort contre tous les clercs, et était beaucoup plus favorable à ceux qui n'étaient pas dans les ordres.

côté marquaient par la joie qui était répandue sur leur visage et qui brillait dans leurs yeux, qu'ils étaient sûrs d'arriver dans peu à un bonheur éternel. Mais ils ne se contentèrent pas de donner ces témoignages muets du contentement qu'ils ressentaient d'aller mourir pour Jésus-Christ, ils y joignirent la parole, et ils faisaient au peuple, en marchant, de fortes et de pathétiques exhortations. Lucius, l'un des martyrs, était un jeune homme d'une modestie et d'une douceur charmante; le long séjour de la prison l'avait extrêmement affaibli: et comme il craignait d'être étouffé par la foule qui l'entourait et qui le pressait extraordinairement, et d'être privé par là de la gloire de verser son sang pour la foi, il avait pris les devans avec un petit nombre de frères. Il leur disait les choses du monde les plus touchantes; et comme ils le conjuraient de se souvenir d'eux, lorsqu'il serait avec Jésus-Christ: « C'est moi, leur dit-il, mes chers frères, qui ai besoin de vos prières, ne me les refusez pas. » Quelle humilité pour un martyr, qui, dans le moment même qu'il donne sa vie pour les intérêts de son Dieu, n'ose promettre son intercession auprès de ce même Dieu, pour la gloire duquel il se laisse immoler! D'autre part Julien et Victorin recommandaient sur toutes choses aux frères de conserver la paix entre eux, et d'avoir un soin particulier des clercs qui avaient souffert dans la prison la faim, la soif et cette longue suite de misères dont on a parlé. Montan, d'un tempérament fort et robuste,

et d'un esprit ferme et solide, avait toujours fait profession, même avant son martyre, de dire la vérité en toutes rencontres, sans avoir d'égards ni au rang ni à la dignité. Mais alors son zèle croissant à mesure qu'il approchait de la mort, il éleva sa voix, et d'un ton prophétique, il allait disant au peuple qui l'entourait : « Tout homme qui sacrifiera aux faux dieux sera exterminé ; c'est une impiété horrible d'abandonner le culte du vrai Dieu pour celui des démons. » Il redisait sans cesse les mêmes paroles. Il attaquait aussi l'orgueil opiniâtre des hérétiques : « Ouvrez les yeux, leur criait-il, et par cette multitude de martyrs que l'Eglise catholique enfante chaque jour, reconnaissez qu'elle est la véritable : quittez donc le schisme et l'erreur, et retournez à elle. » Ensuite il réprimait le trop grand empressement que témoignaient ceux qui étaient tombés, pour rentrer dans la communion des fidèles, dont leur chute les avait séparés. Il en remettait même quelques-uns au jugement de Jésus-Christ, et il obligeait du moins les autres à accomplir la pénitence entière qui leur était prescrite par les lois de l'Eglise. A l'égard de ceux qui avaient toujours persévéré dans la vraie foi, il les exhortait à demeurer fidèles, et à conserver soigneusement ce précieux dépôt : « Soyez fermes, mes frères, dans notre sainte religion, leur disait-il ; que l'exemple de ceux qui ont été assez malheureux pour l'abandonner ait sur vous moins de force pour vous pervertir que le nôtre pour vous fortifier. » Il s'a-

dressait aussi aux vierges consacrées à Dieu, et en leur représentant la sainteté de leur état, il leur en faisait comprendre la fragilité. « Qu'il faut peu de chose, ajoutait-il, pour en ternir la beauté et le lustre ! » Enfin il recommandait aux laïques la soumission aux lois de l'Eglise, et le respect envers les supérieurs ecclésiastiques ; et il conjurait en même temps ces derniers de n'agir que par un même esprit, de suivre la même règle, d'avoir une conduite uniforme ; et il les assurait que rien n'était plus agréable au Seigneur qu'une parfaite concorde entre les ministres de ses autels.

Comme le bourreau était sur le point de lui séparer la tête du corps, et que le coutelas était déjà levé, le saint Martyr, portant les yeux et les mains vers le ciel, fit entendre cette prière, qu'il prononça d'une voix forte et claire, en sorte que non-seulement les frères qui étaient proches de lui, mais aussi plusieurs païens qui en étaient éloignés, l'entendirent distinctement : « Seigneur, faites que Flavien, qui seul de nous reste ici-bas par une faveur qu'il n'a pas recherchée, se rejoigne à nous dans trois jours. » Et, pour faire connaître en même temps qu'il était sûr que sa prière lui avait été accordée, il déchira en deux le linge dont il avait les yeux bandés ; il en garda un morceau pour lui, et il ordonna qu'on réservât l'autre pour Flavien. Il voulut aussi que dans l'endroit où ils devaient être enterrés, on laissât au milieu d'eux une place vide pour y mettre Flavien, afin qu'ils ne

fussent pas même séparés après leur mort. La chose arriva ainsi; car, le troisième jour après que Montan et ses compagnons eurent enduré le martyre, Flavien en reçut la couronne de la manière que nous l'allons rapporter.

Après que par cette puissante intercession du peuple, gagné par les amis de Flavien malgré Flavien même, on lui eut fait reprendre le chemin de sa prison, il n'en fut ni moins ferme dans sa foi, ni moins résolu à mourir. Sa grande âme ne se sentit point affaiblie par ce retardement; et, quoiqu'il vît que l'heureux moment de son martyre semblait s'éloigner de lui toutes les fois qu'il s'en croyait le plus proche, sa constance invincible lui faisait regarder tous ces obstacles comme des obstacles passagers, qui pouvaient bien retarder son bonheur, mais non l'en priver pour toujours. Sa mère était à son côté; elle l'avait accompagné de la prison au palais, et elle le conduisait du palais à la prison. Vraie fille d'Abraham, qui, bien qu'elle sentit son cœur déchiré par le douloureux sacrifice qu'elle faisait à Dieu de ce cher fils, ne laissait pas de le lui faire avec une volonté pleine et une parfaite résignation. O mère vraiment chrétienne! mère digne de l'admiration de tous les siècles! mère comparable à celle des Machabées! si vous n'avez pas sept fils à offrir à Dieu comme cette ancienne héroïne, vous réunissez en un seul tout l'amour qu'elle partageait en sept. Ce cher fils, de son côté, donnait mille louanges à cette grandeur de courage. « Vous le

MARTYRE DE S. MONTAN.

savez, ma mère, lui disait-il, tout ce que j'ai fait pour obtenir la gloire du martyre : combien de fois me suis-je vu chargé de fers, prêt à être conduit à la mort ! et combien de fois ai-je eu le déplaisir de la voir tromper mon attente ! Si donc ce que je souhaite depuis si long-temps avec tant d'ardeur arrive enfin, selon mes souhaits, ô ma mère, quelle joie pour moi, quelle gloire pour vous ! »

Lorsqu'on fut arrivé à la porte de la prison, on attendit long-temps qu'elle fût ouverte, soit que les guichetiers fussent occupés ailleurs, soit qu'on ne pût trouver les clefs, ou plutôt que quelque ange empêchât qu'on ne l'ouvrît, indigné de voir un saint, qui devait dans peu être reçu en la compagnie des esprits bienheureux, être confondu avec des scélérats et des hommes infâmes ; et que celui-là fût contraint de demeurer dans un cachot, à qui la Providence préparait un riche palais dans le ciel. Quelles furent, durant les deux jours suivans, les pensées du saint Martyr ? Quelle espérance flatteuse ne charmait point ses peines ? La prière que Montan avait faite pour lui en mourant, et le désir ardent qu'il ressentait de rejoindre cet ami, lui faisaient attendre le troisième jour avec quelque sorte d'impatience. Il parut enfin, ce jour fortuné, et Flavien le regarda, non comme celui où il devait perdre la vie, mais plutôt comme le jour de sa résurrection et de son triomphe. Les Gentils, qui avaient entendu les dernières paroles de Montan, étaient de leur côté dans une attente inquiète de ce qu'elles devaient produire.

Lorsqu'on sut qu'il y avait ordre du gouverneur de le mener au palais, on y accourut de toutes parts, chrétiens, Juifs, païens. Cependant le Saint quittait la prison pour n'y plus retourner. La joie était universelle parmi les fidèles ; mais qui pourra exprimer celle que ressentait Flavien ? Il ne doutait plus que cette fois-là le président ne rendit une sentence telle qu'il la souhaitait. La prière que son ami avait faite en sa faveur lui en répondait en quelque sorte, et il comptait beaucoup sur sa foi et sur sa constance, qui ne manquerait pas d'irriter le juge, et de lui arracher malgré lui cette condamnation ; c'est ce qu'il ne faisait aucune difficulté de promettre aux frères qui arrivaient à tous momens auprès de lui, ou qui se trouvaient sur son chemin. O confiance surprenante, ô foi inconcevable ! Il entra au palais dans ces sentimens, et il se reposa quelque temps dans la salle des gardes du gouverneur, en attendant qu'on l'introduisit.

Nous nous tenions (1) le plus près de lui que nous pouvions, lui rendant tout l'honneur qui est dû à un martyr de Jésus-Christ, et tous les services que la charité pouvait exiger de nous. Parmi ses disciples, il s'en trouva quelques-uns qui, par un amour aveugle pour leur maître, et qui était bien plus selon la chair que selon l'esprit, lui conseillaient de sacrifier. Ils lui représentaient qu'il ne devait pas se laisser si fort entêter de la vie future, qu'il négligeât de conser-

(1) L'auteur de cette relation.

ver la vie présente ; que la mort qu'il avait devant les yeux était certaine, et que cette seconde mort, qu'il appréhendait, n'avait peut-être pas le même degré de certitude ; en tout cas, qu'après avoir sacrifié, il en userait comme il jugerait à propos, et qu'il lui serait toujours libre de confesser Jésus-Christ, et de satisfaire le désir qu'il avait de mourir pour lui. Les amis qu'il avait parmi les païens entraient fort dans ces considérations, et ils appelaient fureur et désespoir, de mépriser la vie, et de ne pas craindre la mort. Mais le Martyr, après avoir remercié ces dangereux amis, dont il voulut bien excuser le pernicieux conseil par le motif qui le leur faisait donner, crut qu'il devait aussi en même temps publier ses sentimens touchant la Divinité et la vraie religion. Il dit donc avec sa force ordinaire, qu'il fallait mourir mille fois plutôt que d'adorer des pierres ; qu'il n'y avait qu'un Dieu qui avait fait toutes choses, et qui devait seul être adoré ; que nous vivons encore après notre mort ; que l'âme n'y est point sujette ; que la mort est la victoire de l'homme, et non sa défaite ; et qu'enfin il n'y a que la religion chrétienne qui puisse conduire à la connaissance de la vérité.

Ces personnes, voyant que leurs conseils avaient eu un succès si peu conforme à leur intention, et que le Saint, bien loin de s'être laissé persuader, les avait eux-mêmes confondus, eurent recours à un moyen bien cruel, mais qu'ils crurent devoir produire son effet ; ce fut de demander qu'on le tourmentât, dans la pensée que les

tourmens auraient plus de pouvoir sur lui que leurs raisons. Le juge, l'ayant donc fait mettre sur le chevalet, lui reprocha encore qu'il était un imposteur, qu'il se disait diacre, quoiqu'il ne le fût pas. Et, sur ce que Flavien assurait qu'il l'était, un centenier présenta au président un papier qu'il disait lui avoir été mis entre les mains. C'était une déclaration signée de plusieurs citoyens, qui déposaient que Flavien n'avait jamais été diacre. A la lecture qu'on en fit, le peuple s'écria : « Flavien est un fourbe ! » ce qui obligea le président de le presser sur cet article. « Avouez maintenant la vérité, lui dit-il ; vous avez dit un mensonge, lorsque vous avez voulu passer pour diacre. » Flavien répondit : « Qu'est-ce qu'un mensonge ? » A cette réponse, le peuple, perdant patience, demanda qu'on redoublât la torture. Mais Dieu ne le permit pas ; il épargna ce supplice à son serviteur, et le juge se contenta de le condamner à la mort, sans le faire passer par les tourmens.

Flavien, ayant, par cette sentence, une assurance si positive de sa mort, ne pouvait plus contenir sa joie ; elle se répandait dans toutes ses paroles, et sa conversation ne fut jamais plus agréable ni plus vive. Ce fut pour lors qu'il me chargea du soin d'écrire toutes les particularités de son martyre ; et il voulut même que j'y ajoutasse quelques visions dont le Ciel l'avait favorisé, et qu'il me raconta en ces termes : « Le bienheureux Cyprien, notre évêque, me dit-il, venait de donner sa vie pour la foi, lorsque je

fus transporté en esprit dans un lieu où je le trouvai ; je lui demandai si l'on souffrait beaucoup à avoir la tête tranchée. Je m'informais de cela parce que je me disposais aussi au martyre. Il me répondit : « Quand l'âme est tout occupée des choses du ciel, le corps ne souffre rien. » O paroles admirables d'un martyr qui encourage à la mort un autre martyr ! Ensuite, continua Flavien, on amena plusieurs de mes confrères, qui souffrirent tous la mort après notre bienheureux évêque. Cependant, comme je voyais que la nuit s'approchait, je m'affligeais beaucoup de ce que je ne recevrais pas la même grâce qu'eux. J'étais occupé de cette pensée, qui faisait même couler quelques larmes de mes yeux, lorsqu'un homme, dont l'abord plein de douceur et de majesté consolait tout ensemble, et inspirait le respect, s'étant approché de moi, me demanda le sujet de ma tristesse. Lui ayant fait confidence de ma peine : « Cessez de vous affliger, me dit-il, vous êtes déjà confesseur pour la seconde fois, vous serez enfin martyr pour la troisième. » J'ai encore eu une autre vision qu'il faut que je vous découvre, poursuivit Flavien. Il n'y avait pas long-temps que l'évêque Successus et Paul avaient enduré le martyre, lorsque je vis un jour Successus entrer dans ma chambre ; j'eus d'abord quelque peine à le reconnaître, tant la gloire dont il était tout environné avait répandu de lumière et d'éclat dans ses yeux. Il me dit : « Mon frère Flavien, je suis envoyé ici pour vous avertir que vous devez dans peu souffrir pour

Jésus-Christ ; » après quoi il disparut. Et deux soldats arrivèrent dans le moment, qui avaient ordre de me conduire devant le gouverneur. Vous savez le reste. »

Rien ne fut plus pompeux que la marche du Saint, depuis le palais jusqu'au lieu de l'exécution ; jamais martyr ne reçut plus d'honneur. Jamais on ne vit tant de prêtres du Seigneur accompagner un diacre, dont même ils faisaient gloire de se dire les disciples. Cela ressemblait plutôt au triomphe d'un conquérant, qu'à la conduite d'un homme condamné à mourir : comme si l'on eût déjà respecté en lui la dignité de roi, dont il allait dans peu être revêtu dans le ciel, où Jésus-Christ l'attendait pour l'associer à son royaume. Le Ciel lui-même se joignit à la terre pour rendre cette marche plus solennelle ; il envoya une pluie douce, qui tombait en manière de rosée sur ceux qui formaient ce dévot cortège, mais qui servit à plus d'une fin, car elle écarta les païens, qu'une maligne curiosité avait mêlés parmi les fidèles. Elle donna lieu à ceux-ci de s'entre-donner le baiser de paix loin de ces témoins importuns et profanes, et elle rendit en quelque sorte le martyre du Saint semblable à la passion du Sauveur, où l'on vit le sang adorable de cette divine victime mêlé avec l'eau qui sortit de son côté.

Le Martyr étant enfin arrivé à l'endroit où il devait recevoir la couronne, il monta sur une petite éminence, d'où, après avoir imposé silence de la main, il parla aux frères en ces termes :

« Vous aurez, mes chers frères, la paix avec nous (1) tant que vous la conserverez entre vous, et que vous prendrez soin de la conserver dans l'Eglise. Et ne pensez pas que ce soit peu de chose, puisque ce fut la seule et la dernière que Jésus-Christ notre Seigneur, prêt à consommer son sacrifice sur la croix, recommanda à ses disciples. « Aimez-vous, leur dit-il, les uns les autres comme je vous ai aimés. Voilà le dernier précepte que je vous donne ; voilà le dernier ordre que vous recevrez de moi. » Ensuite le saint Martyr ayant désigné Lucien, prêtre d'un mérite singulier, pour succéder à saint Cyprien, et ayant conjuré les frères de l'élire pour leur évêque, il descendit de ce lieu élevé, et s'étant fait bander les yeux avec le linge que Montan lui avait laissé en mourant pour cet usage, il pria quelque temps. Enfin il reçut le coup qui termina sa prière et sa vie.

(1) C'est-à-dire l'union ou la communion avec l'Eglise du ciel.

LES

MARTYRS DE SÉBASTE,

L'an de Jésus-Christ 320, sous l'empire de Licinius(1).

Cirion, Candide, Domnus, Méliton, Domitien, Ennoïc, Sisinnius, Eraclius, Alexandre, Jean, Claude, Athanase, Valérien, Élien, Ecditius, Acacius, Vivien, Élie, Théodule, Cyrille, Flavius, Sévérien, Valérius, Chudion, Sacerdon, Priscus, Eutiquius, Eutiquiès, Umerand, Filoclimon, Vivien, Michal, Lysimaque, Théophile, Xantée, Aggias, Léonce, Hésychius, Caius et Gorgonius (2).

Ce n'est pas un seul martyr, ni deux, ni dix, que l'Église propose aujourd'hui à notre véné-

(1) Licinius, *T. Valérius*, empereur romain, était fils d'un paysan de la Dacie. Il fut élevé à l'empire le 11 novembre 307, par Galère Maximien, son ancien ami, auquel il avait rendu des services importants. Il fut un des plus cruels persécuteurs des chrétiens, et se rendit odieux par son avarice, ses débauches et sa haine contre les gens de lettres. Il fut mis à mort en 325, par Constantin, contre lequel il s'était plusieurs fois révolté, malgré ses sermens; et, comme les autres persécuteurs de l'Église, il paya ainsi le sang des martyrs.

(2) Nous ne pouvons mieux honorer la mémoire de ces bienheureux soldats de Jésus-Christ, qu'en emprun-

ration ; ce sont quarante martyrs, qui, n'ayant tous qu'une âme répandue en divers corps, ont donné les mêmes marques de constance, et conspirant tous à soutenir et à défendre la foi de Jésus-Christ, ont sacrifié en un même jour leur vie pour elle. Nulle inégalité entre eux, mêmes sentimens, même valeur, mêmes combats, même gloire et mêmes couronnes. Mais où trouver des louanges pour quarante victorieux tout à la fois ? Quelle éloquence assez abondante en pourrait autant fournir ? Quarante langues suffiraient à peine pour louer quarante conquérans de cette sorte. Eh quoi ! un seul de ces vaillans hommes, s'il était loué comme il faut, épuiserait facilement tout ce que nous avons de génie, et consumerait le médiocre fonds que nous pouvons avoir fait de belles paroles ; que fera donc cette multitude de braves, ce bataillon qu'aucun ennemi n'a jamais pu vaincre, et qu'aucun orateur ne pourra jamais dignement louer ? Essayons toutefois d'ébaucher les exploits mémorables de ces illustres guerriers, rappelons la mémoire de leurs hauts faits, et ayons en cette rencontre bien moins en vue notre réputation que l'utilité de nos auditeurs. J'ai dit que j'allais tâcher d'ébaucher le tableau des belles actions de nos quarante héros. C'est que les orateurs peignent avec la langue, comme les peintres parlent avec le pinceau : et ce que la peinture met devant les yeux par le moyen des couleurs, un récit historique le fait entendre à l'oreille par le dis-

tant à saint Basile le Grand le beau discours qu'on va lire.

cours ; mais enfin, et les peintres et les orateurs ne doivent avoir pour fin de leurs ouvrages que d'exciter dans les cœurs, par la vue et par l'ouïe, l'amour de la vertu et le désir d'imiter les grandes actions qu'ils représentent. Ainsi, en vous racontant celles de ces quarante Martyrs, nous nous efforcerons de vous inspirer ce désir, et nous ne doutons point que ce dessein ne réussisse, pour peu de disposition que nous trouvions dans vos cœurs. Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un martyr, c'est de proposer le martyr pour modèle à ceux qui en écoutent l'éloge. En effet, on ne loue pas un saint comme on loue un homme du monde, et le panégyrique est bien différent de l'oraison funèbre. Pour composer celle-ci, le monde fournit à l'orateur tous les matériaux dont il a besoin ; mais comment emprunter du monde de quoi louer celui à qui le monde est crucifié ?

Nos quarante Martyrs n'avaient pas tous pris naissance sous un même climat ; plus d'une ville les réclamait pour ses citoyens. Mais à quoi bon parler ici des lieux qui les virent naître, puisqu'ils ne reconnaissaient plus de patrie sur la terre ? La véritable patrie des martyrs est la cité de Dieu, qu'il a construite pour être le séjour de ses élus ; c'est la Jérusalem céleste, cette ville libre, la mère de Paul et de tous ceux qui comme lui soupirent après cette heureuse demeure. Sur la terre, et selon le cours ordinaire de la nature, il y a différentes familles ; dans le ciel, et suivant l'ordre de la grâce, il n'y en a qu'une. Dieu en est le chef ; il est le père de tous les

saints, qui sont tous frères par l'adoption du Saint-Esprit et par l'union d'une parfaite charité. Tels furent nos guerriers ; ils étaient tous dans la fleur de leur âge, d'une taille avantageuse, d'une valeur reconnue, et s'étaient tous distingués par plus d'une belle action. Comme ils savaient parfaitement la guerre, leur mérite et leur bravoure les avaient fait parvenir aux charges de l'armée ; ils étaient connus des empereurs, qui les honoraient de leur estime, et ils s'étaient souvenus d'eux dans la distribution des honneurs et des récompenses militaires.

Dans le temps qu'ils étaient le plus florissans, on publia un édit qui défendait à qui que ce fût de confesser Jésus-Christ, et qui décernait des peines très-sévères contre ceux qui refuseraient d'y obéir. Ce fut pour lors que l'injustice, la violence et la fureur s'emparèrent des tribunaux ; ce n'était partout qu'embûches secrètes ou guerre déclarée, accusateurs publics ou ennemis cachés. On allumait des feux, on plantait des croix, on creusait des fosses, on préparait des roues, des fouels, des chevalets ; les épées et les haches faisaient briller en mille lieux divers leur acier funeste. Dans cette horrible agitation où se trouvaient les fidèles, les uns fuyaient, les autres succombaient ; plusieurs étaient incertains du parti qu'ils devaient prendre, d'autres se rendaient même avant le combat, d'autres pâlissaient à la vue des tourmens, et perdaient courage dès l'entrée ; d'autres combattaient d'abord vaillamment, mais ils se relâchaient dans la suite, ils abandonnaient la victoire lorsqu'il

n'y avait plus qu'un pas à faire pour vaincre ; et semblables à des gens qui font naufrage, ils jetaient dans la mer, pour sauver leur vie, le fruit de leurs sueurs et de leurs longs travaux.

Le président Agricolaüs ayant fait voir cet édit à l'armée, et exhortant un chacun à s'y soumettre, ces vaillans hommes, sans être épouvantés par le péril où ils allaient s'exposer, s'avancèrent hardiment, et d'une voix assurée confessèrent Jésus-Christ. O langues heureuses ! qui prononcâtes un si saint nom, l'air qui le reçut en fut consacré ; les anges, qui l'entendirent, y répondirent par leurs applaudissemens ; les démons en furent frappés comme d'un trait de feu, et le Seigneur l'écrivit au plus haut des cieux ! Voilà donc nos quarante officiers qui l'un après l'autre s'avancent vers le tribunal en disant : « Je suis chrétien. » Ainsi l'on voit les athlètes, en un jour de spectacle, se faire inscrire sur le rôle des combattans, avec cette différence, que ceux-ci, laissant leurs noms de famille, se firent enregistrer sous celui du Sauveur, en sorte que tous les quarante ne se donnèrent qu'un même nom. Ils ne disaient point : Je m'appelle un tel ou un tel, mais je m'appelle chrétien. Le président demeura quelque temps dans l'incertitude s'il emploierait les menaces ou les flatteries ; il se détermina enfin à se servir d'abord de celles-ci. « Que faites-vous, mes enfans, leur dit-il, et pourquoi perdre ainsi tant de belles années que les dieux vous promettent ? Pourquoi, par une mort prématurée, mettre fin à une vie douce, et qu'une jeunesse florissante vous doit rendre si chère ?

Quoi ! de braves gens comme vous se résoudre à mourir comme des criminels ! » Il leur offrit ensuite de l'argent, puis il leur faisait espérer d'obtenir pour eux de l'empereur des dignités et des grades ; en un mot, il mit en usage mille sortes de finesses, il les tourna de cent manières pour tâcher de les vaincre et de les faire consentir à ce qu'il souhaitait. Mais quand il vit que tout cela ne faisait rien, que toutes ces belles promesses, que ces offres si brillantes, si avantageuses en apparence, n'avaient pu les ébranler, il tenta un autre moyen. Il leur mit devant les yeux les supplices les plus affreux, il leur remplit l'imagination de plaies, de sang, de morts. Cette menace, capable de jeter l'effroi dans les âmes les plus intrépides, ne fit aucun effet sur celles de nos gens de guerre. « Que prétendez-vous avec toutes ces offres, ô ennemi de Dieu ? » dirent-ils au président. Croyez-vous pouvoir, par vos présents, nous engager à abandonner le culte de Dieu vivant pour celui de vos mauvais démons ? Il faudrait pour cela nous persuader que ce que vous nous offrez vaut autant que ce que vous voulez nous faire perdre. Nous ne voulons point de vos dons, qui ne peuvent nous causer qu'un dommage évident. Nous refusons vos honneurs, qui ne sauraient que nous plonger dans un abîme d'ignominies. Donnez-nous des richesses qui soient éternelles, et une gloire qui ne passe jamais. Vous nous promettez les bonnes grâces de l'empereur, et vous voulez nous faire perdre celles de Dieu. Vous nous faites valoir je ne sais

» quels avantages que le monde vous fournit ;
» ignorez-vous que nous méprisons le monde
» entier ? Sachez que tout ce qui tombe sous les
» sens, que tout ce que la vue trouve de beau,
» tout ce qu'elle offre à l'esprit de rare et de
» surprenant, tout cela n'approchera jamais de
» ce que l'espérance nous fait seulement entre-
» voir. Vous voyez le ciel, rien n'est plus digne
» de notre attention, rien n'a plus de véritable
» grandeur ; cela est vrai. Et la terre, quelle
» vaste étendue ? Combien de merveilles ne ren-
» ferme-t-elle pas dans son sein ? Et cependant
» la possession de tout cela ne peut égaler la fé-
» licité que Dieu prépare aux justes. Car enfin
» la terre et le ciel passeront, et cette félicité ne
» passera jamais. Ce n'est donc que pour la jouis-
» sance de cette félicité que nous pouvons con-
» cevoir quelque ambition ; ce n'est que pour
» cet unique bien que nous ressentons de l'ar-
» deur ; c'est la seule gloire après laquelle nous
» soupirons. Nous souhaitons d'être heureux, et
» nous craignons fort d'être malheureux. Le feu
» de l'enfer nous fait peur ; car à l'égard de ce-
» lui dont vous nous menacez, bien loin que
» nous le craignons, c'est lui-même qui nous
» craint ; il est aussi bien que nous soumis à
» Dieu, et il n'ose se jouer à ceux qui, comme
» nous, méprisent les idoles. Voulez-vous que
» nous vous disions ce que nous pensons de vos
» tourmens ? Ce ne sont franchement que de lé-
» gères égratignures faites de la main d'un en-
» fant. Vous pouvez, à la vérité, faire un peu de
» mal à notre corps ; que s'il résiste long-temps,

» tant mieux pour nous, notre couronne en sera
» plus belle; que si, au contraire, il succombe
» sous vos premiers coups, tant mieux encore,
» nous serons plus tôt délivrés de vos mains. Mais
» enfin n'est-ce pas une chose insupportable de
» voir que vous vouliez étendre votre puissance
» jusque sur les âmes, et que vous n'entriez
» précisément en fureur que parce que nous
» obéissons plutôt aux ordres de Dieu qu'aux
» vôtres? Cette préférence vous choque, vous
» vous en offensez comme d'une injure faite à
» votre autorité: nous sommes criminels, parce
» que nous avons de la religion; et la fidélité
» que nous gardons à notre Dieu mérite les der-
» niers supplices! Nous n'aimons pas assez la
» vie, et nous ne craignons pas si fort la mort,
» pour que le désir de l'une et l'appréhension
» de l'autre nous fassent condescendre à votre
» volonté. Car, afin que vous le sachiez, nous
» sommes prêts à souffrir et vos roues, et vos
» chevaux, et vos feux, pour la foi que nous
» professons, et pour l'amour du Dieu que nous
» adorons. »

La liberté de ce discours excita dans l'âme du président une fureur que l'orgueil et la cruauté, qui en faisaient déjà le caractère, rendaient encore plus violente. Il ne délibère plus s'il doit faire mourir ces généreux chrétiens, mais de quelle mort et de quel supplice il les doit faire mourir. Il ne se contente pas d'un supplice ordinaire ni d'une mort commune, il veut quelque chose d'exquis. Voici ce qu'il inventa. On était alors dans le plus fort de l'hiver, et on sait d'ail-

leurs que l'Arménie est un pays extrêmement froid (1) durant cette saison. Le président choisit pour son dessein une nuit que le froid était de beaucoup augmenté par un vent de bise qui soufflait avec violence; il commanda que les Saints fussent conduits sur un étang, et là, exposés tout nus à l'air. Ceux qui ont quelquefois éprouvé la rigueur d'un froid âpre et piquant s'imagineront facilement la grandeur d'un pareil supplice. D'abord le corps est saisi, le sang se glace, et une pâleur livide s'empare de toute la superficie de la chair. Ensuite on frissonne, les dents se choquent l'une contre l'autre, les veines se rétrécissent, le corps se contracte; enfin une douleur aiguë s'insinue partout, pénètre jusqu'à la moelles, et cause de mortelles convulsions. Alors les extrémités du corps se gercent, et les membres se déchirent; car la chaleur naturelle se retirant des parties extérieures vers les parties nobles et internes, il faut nécessairement que ces parties ainsi abandonnées de ce feu qui entretient la vie, meurent; mais en même temps celles vers lesquelles le sang s'est retiré, n'en pouvant supporter la trop grande affluence, en sont étouffées.

On conduisit les Saints sur cet étang, qui n'est pas fort éloigné de la ville. La glace en était plus dure que le marbre, et aussi immobile qu'un rocher, et si épaisse, que les gens de pied et les chevaux marchaient dessus comme sur la terre

(1) Saint Chrysostôme s'en plaint dans ses lettres 4 et 6 à Olympiade.

ferme; il était devenu un chemin public. Borée, de son haleine, tuait tous les oiseaux et les autres bêtes de la campagne qui osaient en approcher. Quel fut donc le courage de nos Martyrs, lorsqu'ayant jeté les yeux sur cet effroyable lit où la cruauté du tyran les avait condamnés à passer la nuit, ils y entrèrent gaîment, ôtèrent leurs habits, et s'avancèrent hardiment vers la mort qui les attendait, s'exhortant l'un l'autre, non à mourir, mais à vaincre! « Nous ne nous dépouillons pas, dirent-ils, de nos habits, mais du vieil homme, que l'erreur et les mauvais désirs corrompent. Soyez béni, Seigneur, de ce que nous quittons le péché en quittant ce vêtement honteux, et la marque du crime de notre premier père. Le serpent fut cause que nous le primes dans le Paradis, mais nous en fûmes en même temps chassés; et aujourd'hui Jésus-Christ nous l'ôte pour nous faire rentrer dans le paradis. On nous dépouille pour l'amour de notre Dieu, et notre Dieu a bien été dépouillé pour l'amour de nous. Si le maître a souffert cette peine, est-ce un si grand effort à l'esclave de la souffrir? Du moins avons-nous cette consolation, que nos mains n'ont pas servi à dépouiller le Sauveur; ce sacrilège fut le crime des soldats romains. Le temps est rude, il est vrai, l'hiver se fait sentir dans toute sa violence; mais nous jouirons dans le ciel d'un éternel printemps; Abraham nous réchauffera dans son sein. Il faut que le froid détache nos pieds de notre corps, afin qu'on nous en rende dans le ciel d'immortels. Il faut que le froid fasse tomber nos mains, pour pouvoir les élever vers Dieu. Combien de nos

compagnons avons-nous vu périr dans les divers combats où nous nous sommes trouvés? Ils donnaient leur vie pour le service d'un homme, et nous avons le bonheur de sacrifier la nôtre pour les intérêts d'un Dieu. Mais combien de scélérats, combien d'infâmes brigands ont souffert la mort pour leurs crimes, et nous ne la souffririons pas pour la justice? Chers compagnons, ne nous relâchons point; ne donnons sur nous aucune prise au démon. Il ne s'agit que de notre corps, ne l'épargnons pas. Puisque enfin nous ne vivons que pour mourir, mourons pour vivre éternellement. Seigneur, daignez honorer notre sacrifice de vos regards, recevez-nous comme autant de victimes vivantes que nous vous immolons de nos propres mains. Sacrifice nouveau, nouvel holocauste que le froid détruit, que le froid consume. »

C'est de cette sorte que nos saints Martyrs s'animaient à souffrir constamment, chacun donnant, pour ainsi dire, et recevant l'ordre tour à tour; ils passaient cette affreuse nuit comme s'ils eussent été au bivouac. Ils supportaient patiemment le présent, ils se réjouissaient de l'avenir, et ils se moquaient des vains efforts de leur ennemi. Ils faisaient cette prière : « Nous sommes entrés quarante dans la carrière, qu'il vous plaise, Seigneur, nous couronner tous quarante : qu'il n'y en ait pas un qui ne reçoive le prix de la course. Vous l'avez consacré, Seigneur, par votre jeûne, ce nombre de quarante; ce fut après un pareil nombre de jours que Moïse fut jugé digne de promulguer dans le monde

votre loi, et que le prophète Elie mérita de vous voir. » Nos quarante Martyrs priaient ainsi ; mais ils eurent la douleur d'en voir un des quarante abandonner son poste, et désertier honteusement. Mais leur prière ne laissa pas d'avoir son effet, et Dieu la leur accorda dans toute son étendue.

Le gouverneur avait commandé un soldat pour garder les quarante Martyrs. Le grand froid l'avait obligé d'entrer dans le lieu des exercices qui était proche de l'étang. Il s'y était mis, comme il avait pu, à l'abri de l'inclémence de l'air. Il avait aussi ordre de prendre garde si quelqu'un des quarante ne viendrait point à changer de sentimens. En ce cas, il y avait là un bain pour réchauffer ceux qui demanderaient grâce. L'expédient était admirable pour faire des apostats ; et c'était un trait de grande adresse au gouverneur, d'avoir su si bien choisir le lieu du combat, que les combattans pressés de se rendre pussent trouver aussitôt un secours contre la mort. C'était sans doute de quoi ébranler leur constance ; et ce fut ce qui rendit celle des Martyrs plus recommandable. Ce soldat donc, qui observait avec soin, de l'endroit où il s'était mis à couvert, tout ce qui se passait sur l'étang, comme en devant rendre compte au gouverneur, aperçut des anges qui descendaient du ciel, ayant les mains chargées de couronnes et de présens qu'ils distribuaient aux Martyrs, à l'exception d'un seul. C'était celui qui, dans le moment même, cédant au froid une funeste victoire, et donnant un triste exemple d'inconstance et de faiblesse, quittait le parti de Jésus-Christ, pour se jeter

dans celui de son ennemi. Déplorable condition de l'homme ! Un soldat, qui jusqu'alors avait passé pour vaillant, abandonne lâchement son général, ses compagnons, il manque de cœur, il se laisse prendre ; et ce qui est de plus lamentable, cet infortuné transfuge, en perdant le ciel, ne jouit pas long-temps de la terre ; car à peine fut-il entré dans le bain, que, l'eau chaude venant dégourdir trop promptement ses membres et donner à son sang une activité extraordinaire, il y expira aussitôt. Ainsi ce malheureux, qui pour conserver un reste de vie n'avait pas craint de commettre un crime, n'en tira aucun avantage. Celui qui en profita fut le garde du gouverneur. Car, ayant vu ce misérable sortir de l'étang et courir vers le bain, il prit aussitôt sa place ; et ôtant ses habits, il se joignit aux trente-neuf autres, disant avec eux : « Je suis chrétien. » Un changement si soudain remplit d'abord nos Martyrs d'étonnement, puis de joie et de consolation, lorsqu'ils virent la perte qu'ils venaient de faire si heureusement réparée. C'est ainsi que dans une bataille, quand un corps qui fait front à l'ennemi se trouve éclairci par la chute de quelques soldats, on a soin de remplir aussitôt ces vides, de crainte que l'ennemi pénètre par là, comme par autant de brèches, jusqu'au centre de l'armée. Enfin cet heureux soldat vit un miracle, il reconnut la vérité, il eut recours à Dieu, il fut mis au nombre des martyrs. C'est ainsi encore que Mathias prend la place du traître Judas ; que Paul, qui était hier un persécuteur, est aujourd'hui un apôtre. La vocation de notre

soldat, aussi bien que celle du docteur des Gentils, venant directement de Dieu, et non des hommes, il croit en Jésus-Christ, il est baptisé non par un ministre de l'Eglise, mais par la foi seule; non dans l'eau, mais dans son propre sang.

Cependant le jour parut; et comme on leur trouva encore quelque reste de vie, on les jeta tous sur un bûcher pour y être consumés, et leurs cendres furent mêlées avec les eaux du fleuve; de sorte que tous les élémens contribuèrent à leur martyre. Ils endurèrent premièrement divers tourmens sur la terre; après, ils furent exposés à un air glacé, puis mis sur un bûcher, et enfin jetés dans une rivière. Ils pouvaient dire avec beaucoup de raison (1) : « Nous avons passé par le feu et par l'eau, et vous nous avez mis ensuite dans un lieu de rafraichissement. » Ce sont ces bienheureux soldats qui, faisant garde jour et nuit dans cette province, sont comme autant de tours qui arrêtent les courses de nos ennemis. Leurs saintes reliques ne furent pas toutes abandonnées au courant du fleuve; la plus grande partie de ce trésor est restée sur terre, non en un seul endroit, mais répandue en divers lieux, et faisant celui de plusieurs Eglises. Chose admirable! ils sont tous en chaque lieu, ils ne sont pas même séparés après leur mort. La portion que nous en avons obtenue est un bienfait du ciel; c'est pour nous

(1) Psal. 65.

une source perpétuelle de grâces ; c'est pour les chrétiens un secours toujours prêt, que cette nombreuse assemblée de martyrs, que cette armée victorieuse et triomphante, que ce chœur de saints uni à ceux des anges pour louer Dieu. Je vous ai vus souvent en peine pour trouver dans le ciel quelque saint qui voulût se rendre votre intercesseur auprès de Dieu, et vous en avez quarante qui n'ont tous qu'une même voix pour demander les grâces qui vous sont nécessaires. En quelque lieu que deux ou trois personnes soient assemblées au nom du Seigneur, le Seigneur est au milieu d'elles ; et qui peut douter qu'il ne soit présent au milieu de quarante ? Quiconque donc est dans l'affliction, qu'il aille à eux, ils feront cesser ses peines. Quelqu'un est-il dans la joie, qu'il s'adresse à nos Saints, ils savent donner de la durée à la prospérité. Une mère leur porte ses vœux pour son fils ; une femme leur va demander le retour de son mari qui est en voyage ; une autre implore leur secours dans la maladie du sien. Al-
lons donc aussi nous autres leur offrir nos prières. Que les jeunes gens les prennent pour modèles de leur conduite ; ils étaient jeunes. Que les pères souhaitent d'avoir des enfans qui leur ressemblent, ils ont fait le bonheur de leurs pères ; mais que les mères règlent leur tendresse sur l'exemple que nous allons leur proposer ; il est de la mère de l'un de nos quarante Martyrs. Cette femme admirable vit qu'on avait chargé un chariot des corps de ces Saints, pour les porter sur un bûcher où ils devaient être brûlés, et

qu'on laissait là son fils qui respirait encore, ayant résisté plus long-temps que les autres à la violence du froid, parce qu'on espérait toujours que tant qu'il serait en vie, il pourrait changer de sentimens. Elle le prit entre ses bras, et de ses propres mains elle le mit dans le chariot sur les corps de ses compagnons; elle ne s'amusa point à répandre des larmes, elle ne déshonora point la victoire de son fils par des plaintes: « Allez, lui dit-elle, mon fils, achevez glorieusement avec vos compagnons la course que vous avez si glorieusement commencée avec eux. Ah! mon fils, je ne crains pour vous qu'une chose, c'est que vous n'arriviez plus tard que les autres en la présence du Seigneur. »

O mère digne d'un tel fils! ô fils digne d'une telle mère! fils heureux d'avoir eu une mère qui lui ait fait sucer la piété avec le lait; mère heureuse d'avoir eu un fils qui ait si bien répondu à l'éducation sainte que vous lui aviez donnée! Le démon, honteux de sa défaite, s'alla cacher au fond de l'enfer. Il frémissait de rage en voyant toutes ses machines démontées par la fidélité et la constance de nos Martyrs. En effet, il avait si bien concerté toutes choses, qu'il semblerait que ses desseins ne pouvaient manquer de réussir. Le temps, le lieu, les personnes, l'horreur d'une nuit d'hiver, la saison la plus froide et la plus fâcheuse de l'année, un climat de frimas et de glaçons, tous les vents du nord maîtres de l'air: en un mot, toute la nature à sadiscrétion.

— FIN. —

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCAANT, RUE D'ERFURTA, N° 1.

